Le Sioux

2021, SEPT, N°87

MENSUEL d'histoire et de tactique militaire

« A la guerre, le succès dépend de la simplicité des ordres de la vitesse de leur exécution et de la détermination générale à vaincre. »

Général PATTON

« Ne pas pratiquer ce que l'on enseigne, c'est déshonorer sa parole. » Cours de tactiques 1922, Tomes II »

Feuille d'information gratuite

Responsable de la rédaction :

LCL ® de LEMOS

Toutes les informations et images présentées, sont issues de sources ouvertes et n'ont d'autre vocation que d'informer.

Les propos et articles n'engagent pas l'institution militaire, ils ne sont que des supports personnels.

S'inscrire ou désinscrire à cette newsletter à l'adresse suivante :

lesiouxnewsletter@yahoo.fr

SOMMAIRE

Bataille P. 2

Le coin du préparant P. 5

Fiche de lecture P. 9

Histoire P.12

AS : 15

Personnage Atypique P.21

Le Sioux vous conseille P.25

EDITO

Chères Lectrices et chers Lecteurs, le sioux n'est pas sorti cet été, et personne n'y a prêté attention. Je me pose la question de continuer cette newsletter ! Il est quand même agréable lorsque je me rends au cercle Saint Augustin ou encore à l'école militaire, qu'une personne vienne me voir, en me demandant, c'est vous le rédacteur du sioux ? Ce n'est pas par vanité, mais davantage pour avoir réussi à faire partager ma passion pour l'histoire militaire.

Nous en sommes déjà au numéro 87. C'est reparti pour une nouvelle année scolaire.

Je suis heureux d'apprendre qu'une salle de détente à la compagnie de réserve du CENZUB porte désormais le nom de LCL Christophe Marcille, je remercie les personnes à l'origine de ce projet et de son aboutissement.

Direction Dunkerque, pas pour parler du film, qui fut médiocre, mais plutôt de l'enseignement de cette bataille. Dans le coin du préparant, nous restons sur les procédés défensifs du général Yakovleff. La fiche de lecture évoque, la bataille de Verdun, livre sorti en 2005 et qui présente la bataille d'une manière extrêmement claire. Je vous invite à le lire. Si je vous parle de la bataille de Saint Privat., peu de gens vont répondre, cependant si je parle de Gravelotte, nous allons entendre : "ça tombe comme à Gravelotte !". Nous parlons de la même bataille, nous sommes en 1870, j'ai repris le texte de Wikipédia, il a donc la valeur ce que l'on veut bien lui donner, mais il invite les curieux à effectuer des recherches sur cette bataille, voire sur la guerre de 1870, souvent peu évoquée. J'ai voulu dans ce numéro, vous faire partager un article d'un artilleur, qui répond très bien à la question : "une artillerie sol-air pour quoi faire ?" J'espère qu'il vous aura convaincu. Le personnage atypique, est une personne qui m'a marqué, lorsque j'étais jeune adulte, j'ai eu la chance de le rencontrer plusieurs fois, d'avoir une dédicace, et qui à moi jeune homme qui se voyait comme un futur officier exemplaire, m'avait répondu : « jeune homme, vous avez la dédicace de Bigeard, vous n'avez donc pas besoin de la mienne… ». J'ai quand même réussi avec de la patience, (une année), à avoir cette magnifique dédicace. Je vous laisse donc découvrir cette personnalité. Si vous lecteur, avez un talent d'écriture, n'hésitez pas à m'envoyer votre article, si vous avez un personnage atypique, n'hésitez pas à me le faire savoir.

Je vous souhaite une bonne rentrée, et je vous dis à bientôt.

Enfin chers lecteurs, nous vous encourageons à nous faire part de vos remarques, questions, suggestions, voire dialoguer avec nous et entre nous, soit sur notre page Facebook https://ww.facebook.com/groups: /782917638416377/ que nous essayons de nourrir d'actualités militaires, soit par courriel à lesiouxnewsletter@yahoo.fr.

LCL® Nicolas de LEMOS,

La bataille de Dunkerque

Opération Dynamo, 2e guerre mondiale

ODB :

FRANCAIS : Amiral Abrial – 400 000 hommes

ALLEMAND : Généraux Von Kleist et Guderian – 800 000 hommes

Contexte général :

Après l'interminable "drôle de guerre" qui suit la déclaration de guerre faite par la Grande-Bretagne et la France à l'Allemagne provoquée par l'invasion de la Pologne, la situation évolue soudainement à l'Ouest lorsque l'Allemagne, le 10 mai 1940, déclenche une offensive sur la Hollande, la Belgique et le Luxembourg.

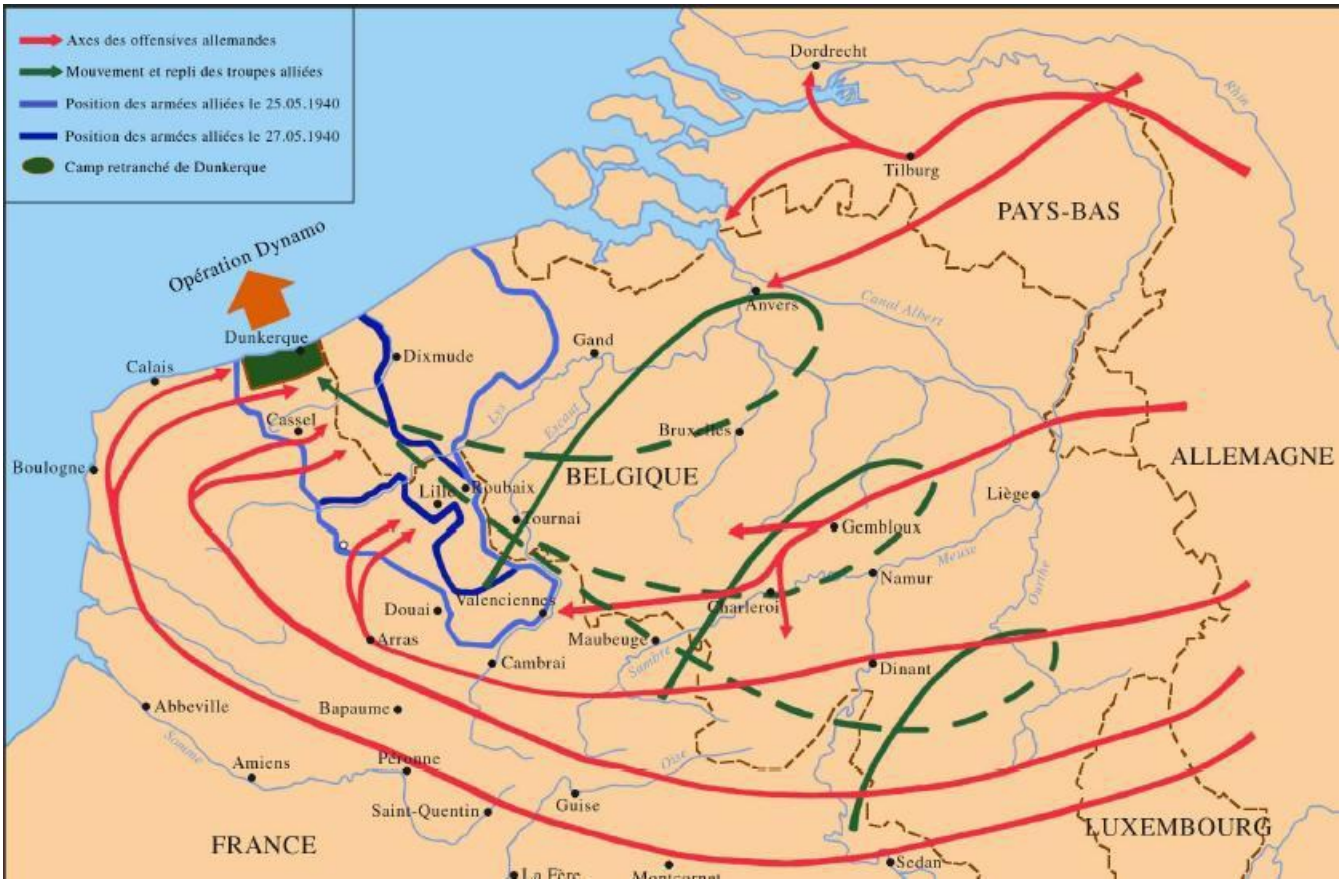
En quelques jours, les troupes allemandes bousculent les forces alliées qui évacuent les Pays-Bas et se replient sur la rive française de la Meuse et dans le nord de la France. Après avoir percé le front français à Sedan, les panzers se précipitent vers les côtes de la Manche, qu'ils atteignent le 20 mai 1940, puis remontent en direction de Boulogne et de Calais. Boulogne tombe le 25, Calais le 26 tandis que les combats dans les faubourgs sud et ouest de Lille, qui tombe le 29, se poursuivent jusqu'au 31 mai.

En dépit de leur résistance acharnée, les Alliés risquent de se retrouver pris au piège. Ils ne peuvent, sur terre, briser l'encerclement et ce sont près de 400 000 hommes qui se trouvent isolés au nord de la ligne Sedan-Abbeville. Estimant que la bataille est perdue et voulant renforcer ses propres défenses, l'Angleterre décide d'évacuer ses troupes du théâtre d'opérations français. Abandonnant progressivement ses positions, le corps expéditionnaire britannique se replie sur Dunkerque afin d'être évacué par voie maritime.

Déroulement de la bataille :

<u>Temps 1 : l'arrêt de la Wehrmacht aux portes de Dunkerque</u>

Le 20 mai, deux divisions de panzers commandées par Heinz Guderian atteignent Abbeville et la mer. La Wehrmacht parvient ainsi à couper les armées alliées en deux avec, entre



les mâchoires de la tenaille, un million de soldats français, belges et britanniques pris au piège.

Les chars allemands poursuivent leur progression. Le 24 mai, les avant-gardes de Guderian établissent six têtes de pont sur l'Aa et atteignent Bourbourg; elles ont pratiquement le champ libre lorsqu'un ordre impératif du général von Rundstedt, confirmé par Hitler, les stoppera net jusqu'au matin du 27. Il existe deux théories défendues par les historiens pour expliquer cela : la première est qu'Hitler, obnubilé par la prise de Paris, ait voulu reposer ses troupes, la seconde se base sur le fait que l'état-major allemand ait voulu amadouer les Anglais en vue de leur coopération dans l'opération Barbarossa dirigée contre l'URSS.

Temps 2 : La noria des Little ships

Pour rassembler en peu de temps une petite armada, la Royal Navy détache immédiatement 39 destroyers, des dragueurs de mines et quelques autres bâtiments. Mais c'est insuffisant car la faible déclivité des plages oblige les navires de fort tonnage à mouiller au large. Il faut dès lors mobiliser des ferries, des chalutiers, des remorqueurs, des péniches, des yachts et d'autres embarcations encore plus modestes, les désormais célèbres "little ships". Il en vient 370 équipés tout au plus de deux mitrailleuses. Il faut ensuite organiser cette noria. Entre Dunkerque et Douvres, la route la plus directe est la route Z, longue de 60 km, mais elle est à portée des canons allemands à la hauteur de Calais. La route Y évite cet inconvénient à ceci près qu'elle met Dunkerque à 130 km de Douvres ; qui plus est, elle constitue un terrain de chasse pour les vedettes lance-torpilles de la Kriegsmarine. La voie la plus praticable est la route X, longue de 80 km ; elle ne sera toutefois déminée que le 29 mai.

Temps 3 : L'évacuation du corps expéditionnaires britannique et des troupes françaises

Le 29 mai 1940, le général Henri Vernillat se voit confier par l'amiral Abrial, la responsabilité du regroupement des grandes unités dans une zone boisée située à l'est de Bray-Dunes et au sud-ouest de la Panne. Le vice-amiral Bertram Ramsay, chef de l'opération, installe son quartier général dans une cave du château de Douvres. Le général Bertrand Fagalde est chargé de la défense de la tête de pont de Dunkerque. En réalité, il s'agira de couvrir l'embarquement des Anglais qui ne participeront pas à la défense rapprochée de la tête de pont. Les allemands bombardent la ville et la défense française et anglaise se fait d'heure en heure plus sporadique. L'embarquement des troupes sur les navires se fait dans le plus grand désordre, dans la panique, les scènes les plus regrettables et les actes de bravoure se côtoient, mais le nombre de morts augmente autant par noyade que sous le feu de l'ennemi. Le dernier navire s'éloigne laissant 40 000 hommes qui vont encore combattre âprement ; le 4 juin 1940, Dunkerque capitule, les Allemands pénètrent dans une ville en ruine où ils sont reçus par le sous-préfet Le Gentil. Le général Falgade, pour son action durant les combats depuis Anvers jusqu'à Dunkerque, est promu Grand officier de la Légion d'honneur le 4 juin 1940.

BILAN :

En neuf jours, 338 226 combattants (dont 123 095 Français) ont pu être évacués sur une mer d'huile ; la Wehrmacht capture quelques 35 000 soldats, Français pour la quasi-totalité d'entre eux, dont la plupart avait participé aux combats d'arrière-garde.

L'évacuation de Dunkerque, considérée par les britanniques comme une grande victoire, suscite néanmoins une certaine aigreur chez les responsables français. Weygand et d'autres feront notamment grief aux Britanniques d'avoir fait échouer la contre-attaque sur Arras. Les relations entre les Alliés, souvent assez confuses, avec des difficultés de communication perceptibles à bien des échelons, seront désormais placées sous le signe de la méfiance.

Les Français évacués en Angleterre sont en grande partie rapatriés sur Brest et Cherbourg dans les jours, voire les heures, qui suivent pour reprendre le combat.

Enseignements de la bataille :

Une erreur de l'armée Allemande qui ne saisit pas l'initiative: En ne saisissant pas l'initiative offerte par la progression éclaire de Guderian, Hitler, obnubilé par Paris, permet auxalliés d'évacuer leurs troupes, sauvant ainsi probablement l'Angleterre.

La défense de Lille: dans Lille encerclée, la défense acharnée des bribes de la 1èreArmée Française empêche les allemands d'envoyer des renforts vers Dunkerque. Malgré une supériorité numérique écrasante, les allemands ont le plus grand mal à s'emparer de la ville et perdent des jours précieux mis à profit par les alliés à

Dunkerque. Churchill, qui prévoyait initialement d'évacuer tout au plus 40000 soldats environs, attribue ainsi une grande part de la victoire de Dunkerque à la défense de Lille.

La concentration des efforts consentie par les britanniques : En quelques jours, les marines alliées ont été capables de rassembler plusieurs centaines d'embarcations hétéroclites pour évacuer le corps expéditionnaire britannique, sauvant ainsi le Royaume-Uni d'une invasion allemande possible, face à laquelle il aurait difficilement résisté.

La plus grande manœuvre amphibie de l'armée française : Cette opération de rembarquement sous la pression de l'ennemi, commandée par un amiral, est un exemple de manœuvre rétrograde amphibie interalliée. Outre la concentration des efforts consenti, la réussite de la mission incombe aussi au général Fagalde qui défend la tête de pont : Appuyée par la Royale Air Force, les 68ème et 12ème division d'infanterie et les éléments du secteur fortifié des Flandres sont chargés de freiner la progression allemande et permettent ainsi l'évacuation de 320 000 soldats.

Auteur inconnu

33. Procédés défensifs

Canaliser

- **Restreindre** les opérations dans une zone **étroite** par l'utilisation **combinée** d'obstacles, de feux et/ou de manœuvres ou par la mise en place d'unités.

CANALISER.

Restreindre les opérations dans une zone étroite par l'utilisation combinée d'obstacles, de feux et/ou de manœuvres ou par la mise en place d'unités.

Canaliser = échanger du terrain contre la certitude d'amener l'ENI dans une zone donnée, à un moment donné.

C'est un effet à obtenir ! Ainsi un GTIA ABC qui va canaliser aura pour mission INTDR etc…Il est plus qu'intéressant de combiner avec des obstacles (battus par des feux, soit de l'ART soit des chars).

La canalisation peut se faire par :

l'utilisation du TRN et de moyens du GEN (et/ou ART => EO)

Une manœuvre de C.ARR appuyés au TRN (=> effet temporaire), attention à ne pas provoquer l'engagement du 2ème ech => manœuvre de conquête et non plus canalisation

Une manœuvre d'interdiction (=> idem supra mais avec effet dans la durée) : je mets un bouchon très dur l'obligeant à bifurquer son axe d'effort vers la direction que je souhaite

Une manœuvre de diversion (plus fin) ! = simulation d'un GROS que l'ENI va chercher à éviter dans un premier temps (croyant garder l'initiative)

Une manœuvre de « captation » = je prends contact et fais mine d'une rupture précipitée pour l'entraîner à exploiter dans la direction voulue.

Les deux derniers procédés sont plus difficiles à mettre en œuvre mais présentent l'avantage considérable que l'ENI est toujours persuadé d'avoir l'initiative (et croit sans doute avoir rempli son EM …).

33. Procédés défensifs

Tenir

Occuper et défendre un point ou une ligne caractéristique du terrain pour empêcher l'eni de l'occuper ou de l'utiliser

33. Procédés défensifs

Interdire

Empêcher par tous les moyens l'utilisation par l'eni d'une zone, d'un itinéraire ou d'une voie d'approche.

(Barrer)

INTR

Empêcher par tous les moyens l'utilisation par l'eni d'une zone, d'un itinéraire ou d'une voie d'approche.

Veut dire : interdire l'accès à (une ligne ou un point caractéristique du TRN)...

INTDR = effet terrain (voir C.ARR et DEF !)

Ce qui veut dire, en termes de dispositif :

TEN : dispositif sur la zone à tenir.

INTR : dispositif en AVT de la zone à interdire.

Nota : CTR : dispositif grosso modo en ARR de la zone ENI, dans la zone objectif.

Une des tâches sera sans doute Barrer (pour l'ABC).

BARRER.

Arrêter un eni progressant sur une direction ou un itinéraire.

Empêcher l'eni progressant sur une direction connue d'accéder à une zone. Donc pour le CO de la BDE = tâche de la mission **INTDR**

Mission jq'au niveau GTIA inclus.

Mission courante pour un peloton de l'ABC car on est SUR l'axe à barrer. En revanche une section INF recevra la mission INTDR car aura le réflexe de s'écarter aux abords de l'axe. (culture d'arme).

Exemple : un S/GTIA ABC (3 Pons + 1 Sion INF) a reçu en novembre 2004 la mission d'interdire un carrefour au nord d'Abidjan. Sa mission aux sub fut :

chaque Pon barrait un axe vers le carrefour (en amont => où l'on voit qu'INTDR = être en avant du point ou de la zone à INTDR),

la section INF était en SOUT, EMD INTDR un axe sur ordre.

Effet TRN particulier (emploi du Génie).

Nota : dans une mission « canaliser » l'on peut barrer pour faire varianter l'ENI.

C.ATK

34. Procédés offensifs

Contre-attaquer

- Réagir offensivement dans le but :

  - soit de détruire un ennemi engagé dans une attaque, au minimum de l'arrêter en lui infligeant des pertes et en reprenant sur lui l'ascendant moral ;

  - soit de rétablir l'intégrité d'un dispositif en détruisant ou, au minimum, en chassant l'ennemi qui s'y est engagé.

La Contre-attaque est « l 'autre » procédé défensif.

Elle est toujours la marque d 'un esprit agressif, et obtient souvent des résultats moraux hors de toute proportion d 'avec les dégâts réellement infligés.

Si l 'attaque s 'inscrit dans un contexte général de propriété de l'initiative pour l 'attaquant, propriété qui lui donne le choix du lieu et de l 'heure, le contexte défensif de la contre-attaque limite beaucoup plus la marge d 'initiative.

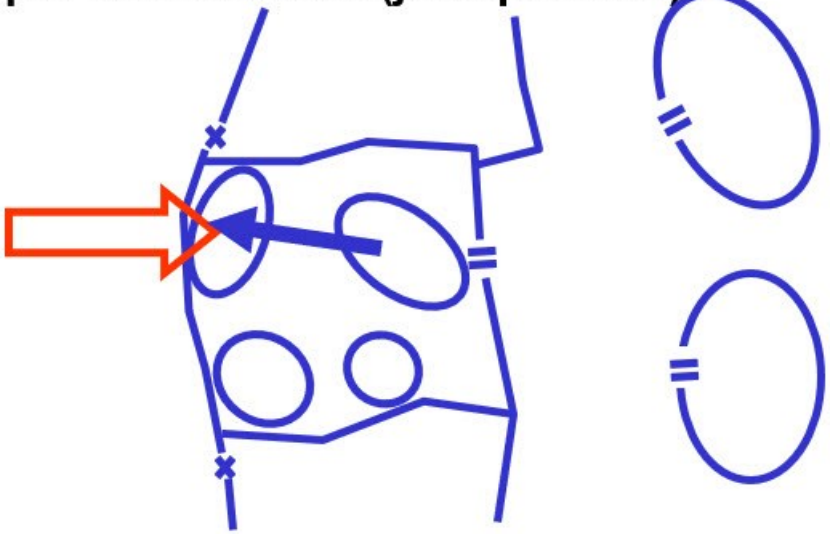
Plus encore que dans tout autre combat, le choix du lieu et du moment sont absolument cruciaux (=> RENS …!). Celui qui contre-attaque engage des moyens qu 'il n 'a pas le droit de perdre : il faut donc que les gains attendus soient proportionnés au risque consenti.

En principe, le moment de la contre-attaque doit suivre immédiatement le point culminant de l 'assaillant, et donc, profiter du moment de relâchement. Le terme de relâchement, emprunté à la physiologie (phénomène musculaire), vaut aussi dans son acception morale, car il est patent qu 'après une attaque, l 'assaillant ressent un moment d 'euphorie, et souvent, néglige les précautions parfois les plus élémentaires. C 'est ce moment qu 'il faut exploiter.

Et surtout, il ne faut pas oublier que celui qui contre-attaque est lui aussi sujet au même risque de relâchement…

Il y a plusieurs formes de contre-attaque, que nous allons décrire plus en détail.

34. Procédé : contre-attaque par renforcement (juxtaposition)

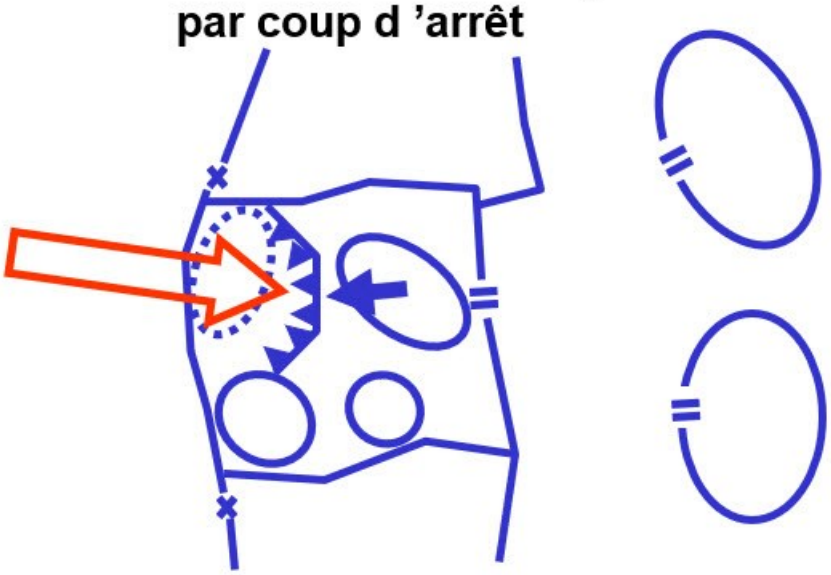


Ici, la contre-attaque a pour objet d 'accroître le potentiel de combat directement opposé à l 'assaillant.

Un échelon non engagé vient renforcer l 'échelon sous pression. En général, l 'unité agit sous les ordres du propriétaire des lieux. L 'itinéraire d 'accès, les postes de combats à occuper, les mesures de coordination, etc, font l 'objet de reconnaissances préalables, voire de répétitions.

Pour l 'attaquant, la détermination de ces itinéraires peut souvent se déduire d 'une étude fine de la carte.

34. Procédé : contre-attaque par coup d 'arrêt



Ici, la contre-attaque prend la forme d 'un coup d 'arrêt porté sur l 'assaillant qui a pénétré. Le procédé du coup d 'arrêt n 'appelle pas de nouveaux commentaires. Dans le cas illustré ci-dessus, l 'unité qui donne le coup d 'arrêt reste sous le commandement de son unité parente, ou agit aux ordres de l 'échelon supérieure. Ce dernier cas est le plus courant, sauf quand la position occupée pour le coup d 'arrêt appartient ou est directement adjacente à l 'unité parente.

FICHE DE LECTURE

Titre de l'ouvrage	**VERDUN 1916**
Auteur	**Malcolm BROWN - Edition PERRIN 2005**
Edition	
Rédacteur	**CBA ELIAS François-Xavier CSEM 123-1**
Date de rédaction	**02/11/09**

1/ L'AUTEUR

Malcolm BROWN est un historien britannique spécialisé dans la Grande Guerre. Il a, au cours de sa déjà longue carrière, alterné les publications : *The Imperial War Museum Book of The First World War,* Sidgwick & Jackson, LONDON, 1991*, The Imperial War Museum Book of The Western Front,* Pan Books, 2001*, The Imperial War Museum Book of The Somme* et les documentaires télévisuels souvent en relation avec la Première Guerre mondiale. Réputé pour ses recherches, il a souvent été mis à contribution pour participer à des travaux collectifs sur 14-18 : *Frère de tranchées* (Perrin 2005), *Christmas Truce : the western front 1914*, Pan Books, 1999.

2/ SYNTHESE DE L'OUVRAGE

Le chapitre introductif (1. Verdun) revient sur le symbole que représentent les combats de Verdun dans l'imaginaire collectif, guerrier ou civil. Le nom de cette ville a une résonnance particulière pour toutes les nations impliquées dans la première guerre mondiale. Les Russes voient en Verdun une preuve du prix du sang payé par les Français. Pour les Britanniques, Verdun fait écho à Ypres autre lieu de lutte et d'horreur. Chez les Français surtout, le mot de Verdun fait « *frissonner d'orgueil* ».

La problématique est posée assez simplement par Brown qui demande seulement pourquoi y a-t-il eu Verdun.

Pour brosser le tableau, l'auteur procède à une rapide description géographique et historique. (2. Verdun, département de la Meuse, Lorraine,France.)

Le chapitre 3 : La stratégie de Falkenhayn, tente de décrypter les raisons qui ont présidé aux réflexions du commandement allemand. Le choix de Verdun est dicté par plusieurs facteurs : Verdun est une ville emblématique de l'histoire de France et surtout le secteur offre un saillant négligé par le commandement français et donc qui permet une préparation d'artillerie plus intense.

Pour Falkenhayn, la France constitue la « meilleure épée de l'Angleterre », dès lors ironiquement, l'effondrement de l'armée française est le préalable à la victoire de l'Allemagne dans la vieille rivalité qui l'oppose à l'empire britannique. Les visées envisagées par le chef d'état-major de l'empereur restent l'objet de polémiques encore actuelles. Une version affirme que la prise de Verdun devait aboutir à l'effondrement moral de l'armée française et à une victoire décisive. Une autre, la plus connue et exposée par Churchill (et Falkenhayn a posteriori) veut que Verdun devienne le chaudron où la France usera toutes ses forces pour ne pas céder le terrain. Enfin, la dernière envisage le fait que Falkenhayn ne savait pas exactement quelle serait la tournure des événements et aurait attendu de voir la situation pour en conduite décider d'un plan.

L'opération *Gericht* est décidée pour la fin de l'hiver 1916.

La préparation de la bataille est scrutée de manière objective au cours du chapitre suivant : 4. Les préparatifs. Côté allemand, la mise en place est d'une discrétion extrême et minutieuse. Mille deux cents pièces d'artillerie dont les fameux 420 qui avaient eu raison des forteresses de Lièges et de Namur.

Côté français, on désarme pratiquement les forts du système Séré de Rivières au grand dam du

commandant de la région fortifiée de Verdun (RFV) et d'officiers illustres. Joffre ne veut pas croire à une offensive allemande d'envergure dans cette région.

Les chapitres de 5 à 18 décrivent les différentes phases de la bataille et reviennent sur quelques notions soit mal connues soit éclairées par les témoignages des deux camps.

Le 21 février le bombardement commence (5. La bataille première phase). L'attaque terrestre se limite à la rive Est. La première ligne française est enlevée malgré les défenses acharnées de certaines unités dont les chasseurs du COL DRIANT. La bataille entre dans l'histoire le 25 février quand le fort de DOUAUMONT, symbole jugé inexpugnable, tombe facilement aux mains des Allemands (6. La chute du Fort de Douaumont). Le même jour (7. La nuit des généraux), le général PETAIN est désigné par Castelnau pour prendre le commandement de la défense du secteur de Verdun qui semble ne pas intéresser JOFFRE. Dès son arrivé, il réorganise le front pour faire face aux assauts allemands en profitant de la rive libre (8. Tenir la ligne).

Le 6 mars, suite à la pression du Kronprinz, commandant l'armée en attaque et de son chef d'état-major le général Von KNOBELSDORF, FALKENHAYN finit par lancer l'attaque aussi sur la rive Ouest de la Meuse (9. La seconde phase) faisant entrer la côte 304 et le Mort Homme dans le panthéon de la guerre. Les combats font de très nombreux morts mais les troupes françaises sont galvanisées par « le patron » : « Courage, on les aura ! »

La ligne de Verdun est alimentée en permanence en troupes et divisions fraîches grâce à un système de noria quasi mécanique s'appuyant sur la célèbre route logistique qui relie Verdun au reste du monde : la Voie sacrée (10. La Voie sacrée). Cette route relie notamment le front aux hôpitaux de l'arrière qui jouent un rôle essentiel et dont certains sont britanniques (11. Des mains secourables).

Le remplacement de PETAIN par NIVELLE (12. « Le moulin de la Meuse »).en juin fait suite à de sombres luttes d'influence au sein du commandement français, mais surtout sonne le retour des offensives et contre attaques meurtrières pour reprendre les forts notamment. Cela reste vain pour tenir le front Est (13. La défense héroïque du fort de Vaux) et ne met pas fin aux destructions de la cité lorraine (14. La cité martyre).

Fin juin 1916, le Kronprinz lance une attaque (15. Le tournant) qu'il pense décisive pour s'emparer des derniers forts défendant VERDUN, appuyé par un nouveau gaz de combat. Au mot de « ils ne passeront pas » les défenseurs de VERDUN tiennent et repoussent ce qui sera la dernière attaque allemande sur la région en 1916. Mais les combats se poursuivent et ce malgré le limogeage par le Kayser de FALKENHAYN fin août (16. La bataille continue). Les français veulent leur revanche sur VERDUN et reprennent les offensives dès la fin de l'été pour reprendre les forts perdus au prix de pertes colossales (17. La reprise du fort de Douaumont), puis au-delà jusqu'à la fin décembre en reprenant une partie du terrain perdu (18. Derniers coups de canon). La bataille aura duré deux cent quatre vingt dix huit jours et plus de sept cent mille hommes sont tués, blessés, disparus ou prisonniers dans les deux camps. Le constat des historiens, en décalage avec le mythe né à VERDUN, est celui d'une inutile effusion de sang et d'une inadéquation entre les stratégies voulues et les nouveaux outils de la guerre.

« Il ne s'agit donc pas d'une bataille entre vainqueurs et vaincus – des termes de ce genre perdent tout leur sens dans une telle guerre d'usure – mais entre victimes. »

Les participants à cette bataille, ceux de Verdun, ont une place particulière qui force l'admiration (19. Des hommes à part). Tous ont communié dans l'horreur des bombardements et de la certitude de la mort ou de celui du camarade. Même ceux qui n'y ont pas participé mais qui en furent les rapporteurs ou historiens sont saisis par la nature exceptionnelle de cette lutte.

Les conséquences de la bataille de VERDUN sont nombreuses (20. Verdun et après). La première, évidente, est qu'elle a saigné les deux armées sans pour autant mettre un terme au conflit et a fortement ébranlé la troupe, jugée inutilement gâchée. Ensuite, VERDUN a propulsé NIVELLE et MANGIN au commandement du front OUEST avec les suites

funestes que l'on connaît sur le Chemin des Dames. La bataille a aussi créé un mythe PETAIN qui, vingt plus tard, sera réactualisé pour aboutir à VICHY.

Mais surtout VERDUN a causé un choc psychologique majeur en France. L'histoire de France doit être lue en pensant à VERDUN aux pertes, à l'horreur et à la volonté de ne plus jamais le vivre.

3/ ANALYSE – AVIS DU REDACTEUR

Le Livre de BROWN n'est pas novateur en soi. Pour celui qui s'intéresse un peu à l'histoire militaire de la France et de la première guerre mondiale en particulier, il ne constitue pas une révolution. Pour l'officier, l'intérêt réside dans la distance prise avec le mythe de cette bataille, en pointant toutes les carences, les manœuvres de chefs et les conséquences pour la troupe, véritable victime de tactiques illusoires. Le chef militaire donc en lisant les témoignages et en se replongeant dans la bataille emblématique de l'année 1916, trouve matière à réfléchir sur le poids de ses décisions.

Le livre présente des intérêts particuliers.

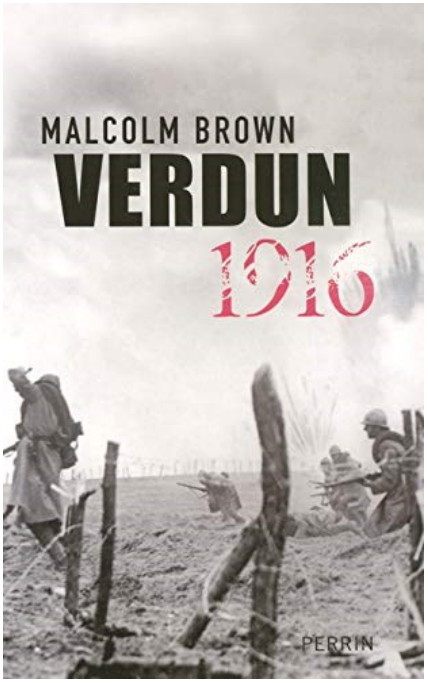
Son premier intérêt réside dans la clarté extrême avec laquelle il présente la bataille. Rédigé par un homme de documentaire, la structure du livre est d'une limpidité et d'une simplicité exemplaires. Attachée à la chronologie, elle permet au lecteur de comprendre le cheminement qui a mené à cette bataille historiquement unique. Pour un néophyte cet ouvrage permet d'avoir un éclairage complet sur cette bataille mythique et mythifiée par la mémoire collective.

De plus, en tant qu'historien britannique, BROWN met sans cesse en perspective les données les plus émotionnellement sensibles de la bataille de VERDUN. Il émet un doute sur la volonté du GQG de vouloir tenir sur VERDUN, il relativise le concept de « saignée à blanc » qui aurait à posteriori voulu justifier cette bataille, il met en lumière des manquements graves des deux côtés de la ligne de front : dépouillement des forts, préservation de la « voie sacrée », attaque tardive de la rive droite. Il décortique comme l'historien qu'il se veut être, les rouages et les mécanismes qui ont présidé à la tenue de la bataille.

Enfin, l'ouvrage offre un nombre important de témoignages. Les carnets et journaux quotidiens relatant Verdun du côté français sont nombreux et tous les amateurs de cette période en auront forcément lu. En revanche, beaucoup plus rares sont les témoignages allemands pour cette même bataille. La similitude des comportements, des ressentis et des perceptions est à ce titre très intéressante à noter. Il met en lumière un point peu connu de l'histoire française qui voit en Verdun le symbole mythifié de la bataille française, c'est la présence d'un hôpital britannique déployé juste en arrière du front. Les récits que Brown évoque donnent un éclairage particulièrement vif sur la souffrance et l'immense douleur.

Pour finir, on peut lui reprocher de ne pas suffisamment prendre parti sur les polémiques nées sur les motivations allemandes, sur l'impéritie du commandement français dans sa première évaluation de la situation et l'acharnement à vouloir, au prix du sang des soldats, reprendre quelques arpents de terre. Mais l'auteur se défend et c'est tout à son honneur de vouloir être définitif.

L'histoire est une perpétuelle écriture. Brown a écrit un chapitre et seulement un chapitre.



LA BATAILLE DE SAINT - PRIVAT

18 août 1870

TEXTE DE WIKIPEDIA :

La bataille de Saint-Privat ou, plus rarement, bataille d'Amanvillers — appellations françaises — ou bataille de Gravelotte — appellation allemande — s'est déroulée le 18 août 1870 lors de la guerre franco-prussienne, à une dizaine de kilomètres à l'ouest de Metz.

Les historiens emploient généralement la double appellation : bataille de Gravelotte/ Saint-Privat.

Le 16 août 1870, l'armée allemande occupe la route principale reliant Metz à Verdun, ville forte que souhaite rejoindre le maréchal Bazaine à la tête de l'armée du Rhin pour se rallier à l'armée du maréchal de Mac-Mahon.

La bataille de Mars-la-Tour débute alors. Malgré un répit des combats favorable aux Français, Bazaine refuse de lancer une contre-attaque générale qui aurait probablement engendré la défaite totale des IIIe et Xe corps prussiens. L'armée du Rhin est alors définitivement coupée du reste de l'armée française et se replie sur une position défensive à quelques kilomètres à l'ouest de Metz.

Deux jours plus tard, le 18 août, les armées vont s'affronter à nouveau lors de la bataille de Saint-Privat, les Prussiens voulant en finir avec l'armée du Rhin.

Le chef d'état-major prussien

Helmuth von Moltke lance dans la bataille la Ire et la IIe armées, commandées respectivement par le général von Steinmetz et le prince Frédéric-Charles, neveu du roi de Prusse Guillaume Ier.

Les troupes françaises, sous les ordres de Bazaine, sont adossées aux forts de Saint-Quentin et de Plappeville, et s'étalent de Rozérieulles à Saint-Privat.

La bataille débute le 18 août 1870 à huit heures lorsque Moltke ordonne l'avancée de ses troupes en direction des positions françaises.

Vers 12 h, le général von Manstein ouvre la bataille devant le village d'Amanvillers avec l'artillerie de la 25e division d'infanterie. Mais le camp français s'est organisé durant la nuit en creusant des tranchées et des fosses afin de placer son artillerie et ses mitrailleuses et de masquer ses positions.

Ayant pris connaissance de l'avancée des troupes prussiennes, les Français lancent une contre-attaque massive. La bataille paraît tout d'abord tourner à l'avantage des Français, ceux-ci possédant de meilleurs fusils, les Chassepot. Cependant, l'artillerie prussienne est mieux équipée grâce à ses canons issus des usines Krupp, compagnie industrielle allemande du secteur de l'acier, spécialisée dans la fabrication d'armes.

À 14 h 30, le général Steinmetz, désobéissant aux ordres de Moltke, lance une attaque sur l'aile gauche avec la Ire armée. Par deux fois, il est repoussé par les tirs français, organisés et puissants. S'ensuit une importante contre-attaque française qui disperse les deux corps en présence : les VIIe et VIIIe corps. Mais Moltke réussit à éviter une percée française grâce à ses dernières troupes de réserves.

Vers 16 h 50, la IIe armée

ouvre une attaque à Saint-Privat, village occupé par les hommes du maréchal français Canrobert. Les troupes prussiennes sont vivement repoussées, mais les positions françaises sont anéanties par l'artillerie allemande. Canrobert demande désespérément et à plusieurs reprises des renforts à Bazaine, mais ne les obtient pas. Ce dernier juge Saint-Privat comme une bataille mineure et refuse d'engager ses troupes de réserve, pourtant nombreuses.

À 20 h, le XIIe corps allemand déborde sur l'aile droite. Le 6e corps français est contraint de se replier, suivi par le 4e corps, sous la protection de la Garde impériale arrivée en renfort et commandée par le général français Bourbaki. Celui-ci considère alors ce repli comme la défaite de son camp et refuse de lancer une contre-attaque.

Vers 22 h, la nuit tombe et les combats cessent après des corps à corps sanglants à Saint-Privat. Les hommes se sont même battus dans le cimetière du village qui entourait l'église en flammes. Pendant toute la durée de la bataille, l'abbé Jean-Nicolas Bauzin, curé de saint Privat, a secouru les blessés des deux camps.

Le lendemain matin, Bazaine préfère ordonner à l'armée du Rhin de se replier dans Metz plutôt que de reprendre le combat.

Metz est encerclée

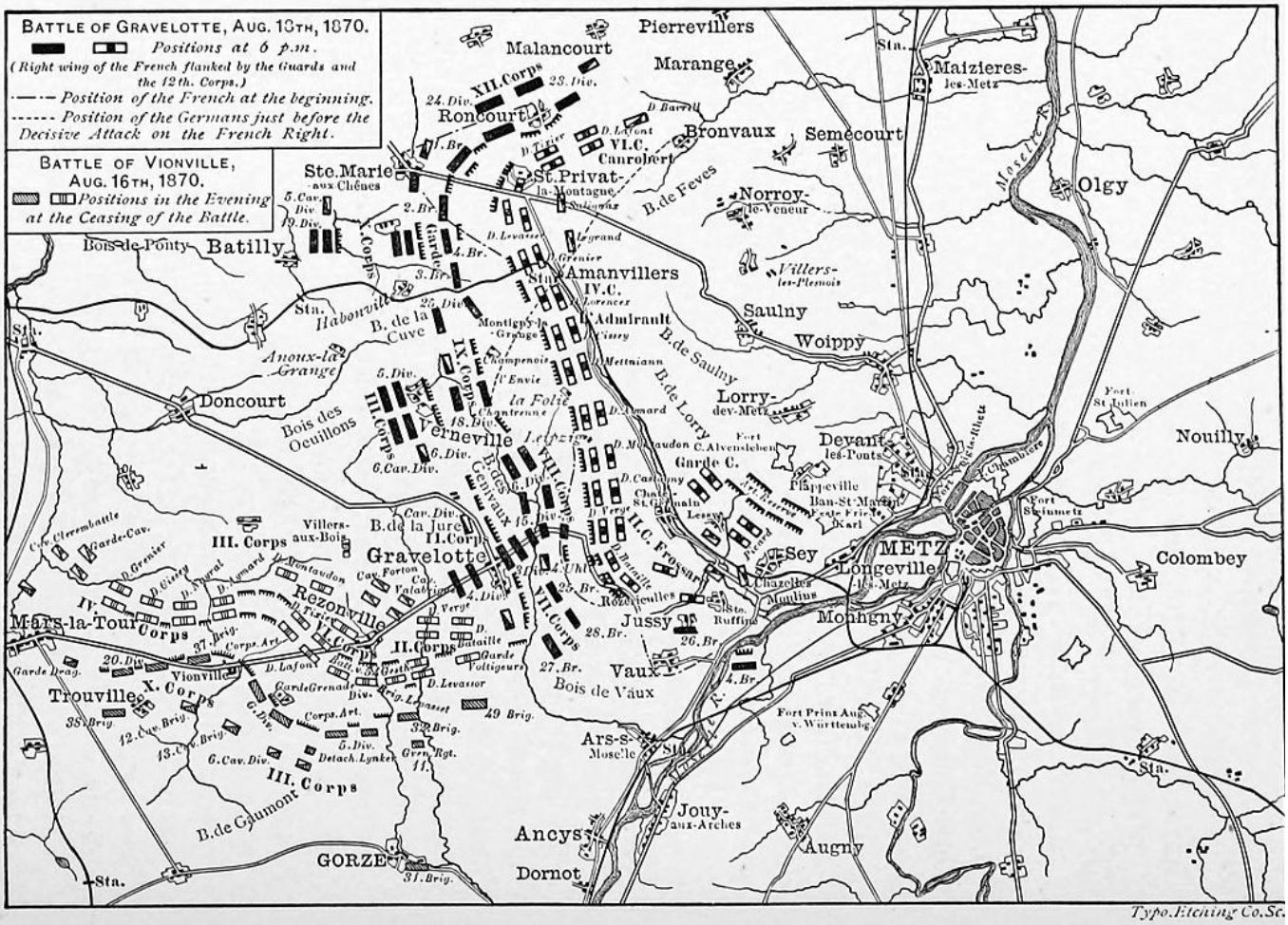
Une grande partie des forces françaises n'a pas été engagée dans la bataille, une grave erreur de la part de Bazaine qui prévoyait depuis plusieurs jours le repli sur Metz, considérant Saint-Privat comme une bataille mineure.

Ainsi les Allemands se sont retrouvés en supériorité numérique. Et grâce à une habileté tactique et malgré une résistance héroïque de certains corps français, ils sont parvenus à remporter la victoire.

Les Prussiens achèvent l'encerclement de Metz le 20 août en coupant le télégraphe et la voie ferrée Metz-Thionville. L'armée du Rhin est prise au piège dans Metz.

Le traité de Francfort donne à l'Empire allemand récemment proclamé dans la Galerie des glaces du Château de Versailles, haut lieu de l'histoire de France, l'Alsace, la Lorraine germanophone et Metz, puissante place-forte. L'empereur Guillaume Ier, profondé-

ment marqué par le souvenir du sacrifice de ses troupes à Saint-Privat qu'il nomme « le tombeau de ma garde », exige l'annexion des champs de bataille que le traité laissait à la France. En échange, Belfort reste française. Les champs sont parsemés d'ossuaires, autant de lieu de pèlerinages regroupés dans les années 1980.


BATTLE OF GRAVELOTTE, AUG. 18TH, 1870.
Positions at 6 p.m.
(Right wing of the French flanked by the Guards and the 12th. Corps.)
Position of the French at the beginning.
Position of the Germans just before the Decisive Attack on the French Right.
BATTLE OF VIONVILLE, AUG. 16TH, 1870.
Positions in the Evening at the Ceasing of the Battle.
Pierrevillers
Malancourt
Marange
Maizieres-les-Metz
Roncourt
Bronvaux
Semécourt
Ste. Marie-aux Chênes
St. Privat-la-Montagne
Norroy-le-Veneur
Olgy
Bois-de-Ponty
Batilly
Amanvillers
Villers-les-Plemois
Saulny
Woippy
Doncourt
Bois des Oeuillons
Verneville
Lorry-dev-Metz
Devant-les-Ponts
Nouilly
Gravelotte
Rezonville
Mars-la-Tour
Trouville
Vionville
Jussy
Vaux
Bois de Vaux
Sey
METZ
Longeville-les-Metz
Colombey
Monhgny
Ars-s-Moselle
Jouy-aux-Arches
Ancys
Dornot
Augny
GORZE
Sta.
Typo. Etching Co. Sc.

UNE ARTILLERIE SOL-AIR : POUR QUOI FAIRE ?

CEN (lors de la première publication) ABRIAL

A travers ce court article, l'auteur se propose non pas de dresser un point exhaustif des missions et moyens alloués à l'artillerie sol-air française mais plutôt de faire le point des apports majeurs de cette fonction au profit du combat interarmes et de développer quelques pistes de réflexion quant à son avenir.

A la croisée des chemins entre l'armée de terre et l'armée de l'air, l'ASA[1] demeure une composante par trop méconnue des forces terrestres. Cette méconnaissance s'explique d'une part, en raison d'un aspect jugé trop technique et donc peu compréhensible du fait de l'usage de liaisons de données spécifiques, et d'autre part du fait du recours à des terminologies et abréviations fort peu usitées dans le reste de l'armée de terre. Pourtant, **l'ASA, en charge de la fonction opérationnelle défense sol-air au sein des forces terrestres est un atout clef dans la main du chef interarmes.**

L'artillerie sol-air, au coeur de cet article, regroupe l'ensemble des moyens mis à disposition par l'artillerie pour contribuer à la Défense Surface Air – DSA qui « *regroupe l'ensemble des capacités concourant à la défense depuis la surface (sol ou mer) contre une menace venant de la troisième dimension » (DIA3.34_DSA(2013)).*

Une artillerie sol-air au coeur de l'interarmes

Avec la restructuration de l'armée de terre décidée par le Chef d'Etat-Major des Armées en 2007, l'artillerie sol-air offre une physionomie beaucoup plus simple et compréhensible

pour l'interarmes. En effet, les moyens sol-air, moyenne et courte portées, ont été regroupés dans l'armée de l'air tandis que les moyens très courte portée (Postes de tir MISTRAL[2]) ont été, quant à eux, tous rassemblés au sein de l'armée de terre. Particulièrement adapté aux besoins interarmes, **ce système d'arme permet soit d'assurer de façon autonome une protection sol-air efficace à la force déployée, soit de contribuer à la protection sol-air globale** en complément des systèmes d'armes de la marine et de l'armée de l'air. Les dispositifs MISTRAL prolongent en effet les déploiements de ces derniers ou s'insèrent dans un déploiement global en palliant notamment les trous de détection et en permettant la défense très basse altitude (TBA) des sites ou unités les plus sensibles. Ce système d'arme particulièrement souple d'emploi offre de plus **une facilité à armer des détachements réversibles** et capables d'être engagés en opération tant en PROTERRE qu'en MISTRAL[3].

Cette polyvalence et cette réversibilité offrent une plus-value indéniable au chef interarmes. L'exemple de la compagnie PROTERRE à capacité SATCP déployée en République de Côte d'Ivoire durant l'automne 2004 est particulièrement éloquent. Ce détachement, armé par le 57e RA, a ainsi rempli simultanément durant plus d'un mois des missions de type MICAT[4] (participation à la défense du camp, surveillance des aéronefs des FANCI[5] sur l'aéroport d'Abidjan et surtout mission de tenir puis interdire les ponts Houphouët Boigny et Charles De Gaulle en mettant à profit la dotation en VAB T20/13 de l'unité) tout en assurant en permanence la défense à très basse altitude du camp de Port- Bouët.

Clairement ancrée dans l'interarmes, l'ASA contribue à la sauvegarde tant terrestre qu'anti aérienne des forces déployées et possède des capacités non négligeables en matière de combat PROTERRE.

Une spécificité au sein de l'armée de terre : la coordination

Aussi performants soient-ils, les systèmes anti-aériens nécessitent une extrême coordination pour constituer une véritable fonction défense sol-air. **Cette coordination est primordiale pour intégrer les capacités anti aériennes des forces**

terrestres à la DSA et plus généralement contribuer pleinement aux manœuvres de la défense aérienne. **Elle est aussi indispensable à la manœuvre générale de surface** et ce, tant dans un cadre national que pour un engagement OTAN. C'est là que réside tout l'enjeu du programme MARTHA[6].

Remarque : L'emploi des pièces SATCP, subordonnées à un système de coordination des feux, est systématiquement recherché afin d'intégrer celles-ci dans un système global de coordination dans la 3ème dimension ce qui permet d'optimiser et contrôler leur emploi.

Toutefois, pour des missions très particulières telles que lors d'opérations aéroportées ou héliportées, ou encore lors de phases très particulières de la manœuvre (défense mobile par exemple), l'emploi de pièces MISTRAL en autonome est parfois nécessaire et contribue néanmoins à diminuer la vulnérabilité des troupes déployées face à la menace aérienne. Initié dans les années 90, le programme MARTHA répond au besoin de l'armée de terre de disposer d'un outil à même de coordonner l'ensemble des intervenants dans la 3ème dimension (I3D). Il a pour but de réduire le risque de tirs fratricides, d'optimiser l'efficacité de leurs feux et d'accroître leur souplesse d'emploi tout en accroissant l'efficience des propres feux de l'ASA. Ce programme répondait donc à un triple objectif :

- coordonner en temps réel l'ensemble des actions des I3D de l'armée de terre et leur transmettre les directives de gestion de l'espace aérien ainsi que de contrôle tactique fournies par l'armée de l'air,

- accroître l'efficacité de l'ASA tout en participant à la sécurité des aéronefs amis,

- assurer le commandement de l'ASA.

Désormais partagé et développé conjointement avec l'armée de l'air, le système MARTHA s'inscrit résolument dans la numérisation de l'espace de bataille, étant à même de dialoguer avec d'autres systèmes d'information et de commandement.

Le système MARTHA recueille et fait transiter des informations provenant de deux chaînes distinctes mais complémentaires :

- Une chaîne de **commandement** diffusant en **temps différé** toute information relative à l'emploi ou à la manœuvre ;

- Une chaîne de **coordination** qui diffuse en **temps réel** toute information ayant trait à la C3D ou aux feux sol-air.

La chaîne MARTHA est mise en oeuvre dans l'armée de terre grâce à trois matériels clefs :

- Le **CMD3D** (Centre de Management dans la 3ème Dimension) qui est le centre de coordination du niveau le plus haut. Interopérable, tant en interarmées qu'en interalliés, il possède les liaisons de données tactiques lui permettant de coordonner les différents systèmes d'armes de la DSA ainsi que de s'intégrer à la chaine de la défense aérienne. **Ce centre donne donc à la force terrestre une capacité de commandement numérisé des unités sol-air, une capacité de contrôle direct de leurs feux ainsi qu'une capacité à surveiller et gérer en décentralisé un espace aérien local.** Il offre en effet la possibilité de se raccorder au PC de la FOT auquel il appartient, au système ATLAS[7], aux drones SDTI ou HARFANG, aux systèmes sol-air

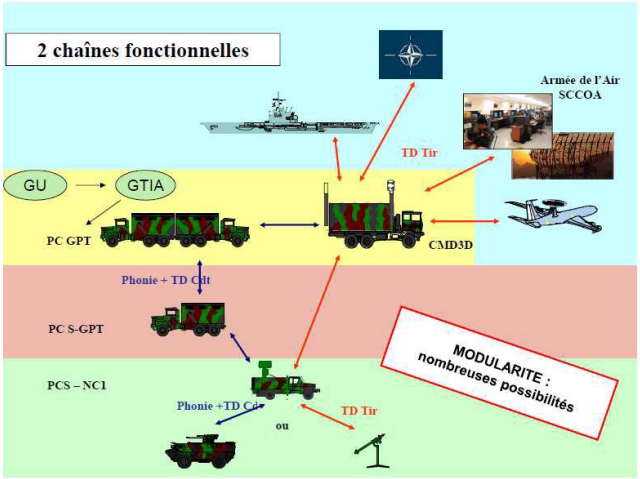
SAMP/T[8] et CROTALE NG[9] de l'armée de l'air, de se raccorder également à des centres C2 aéroportés (AWACS, HAWKEYE), embarqués (porte-avions Charles de Gaulle, BPC, frégate de défense aérienne et frégate anti aérienne) ou terrestre (centre de détection et de contrôle ou encore radar GIRAFFE) ou encore à tout autre intervenant équipé de la Liaison 16[10] (Stations MIDS[11] Terre, chasseurs, TIGRE, etc.) ou encore de la liaison11[12] ;

- Le **VPC** (Véhicule Poste de Commandement) : inscrit exclusivement dans la chaîne de commandement « temps réfléchi », ce véhicule permet au DL ou au PC du SGT ASA de recevoir et traiter les ordres de l'ASA. Il permet également la connexion avec d'autres systèmes externes, SICF no-

tamment.

Le **NC1** (Niveau de Coordination 1). Ce poste de commandement de la section

MISTRAL permet tout à la fois de commander l'ensemble de la section en temps réfléchi (tactique terrestre, déploiements, logistique…) mais aussi de coordonner en temps réel les différentes pièces en diffusant notamment les alertes aériennes et ordres d'engagement. En outre, ce PC est équipé d'un radar assurant une veille de l'espace aérien local qui peut contribuer à



l'établissement de la situation aérienne générale.

Destinés initialement à armer une architecture de commandement tactique classique (CMD3D et VPC pour le PC de groupement sol-air, VPC pour le PC de sous-groupement et PC section armé par le NC1), ces matériels, par les multiples capacités de raccordement qu'ils offrent, permettent une grande souplesse d'emploi.

Employés depuis de nombreuses années en opérations extérieures, les NC1 ont déjà démontré toute leur utilité en offrant une protection sol-air à la FOT et renseignant le chef interarmes sur la situation aérienne locale en l'absence de moyens de détection et de contrôle d'autres armées. L'avènement de la L16 permet d'accroître davantage encore ces capacités, en doublant les élongations possibles entre deux NC1 pour échanger leurs informations[13]. **A l'avenir, le chef interarmes sera donc à même de connaitre instantanément la situation aérienne locale autour de ses différentes emprises via le réseau de NC1 déployés.**

Le CMD3D optimise la liberté de manoeuvre du chef interarmes par la multiplicité des équipements auxquels il peut se raccorder, que ce soient des senseurs de l'une de nos trois armées, des postes de commandement, des systèmes d'armes surface air nationaux ou alliés ainsi que des centres C2 (Command and Control) air, marine ou alliés Par ses capacités uniques au sein de l'armée de terre, le CMD3D a démontré toute sa pertinence lors de l'opération SERVAL. En effet, la projection d'un module sol-air du 54e régiment d'artillerie, module exclusivement composé de moyens de coordination, au Mali, a dévoilé tout le potentiel tactique qu'il pouvait apporter au profit du chef interarmes.

Le CMD3D est ainsi employé comme élément organique de la brigade SERVAL.

Colocalisé avec le PC principal, il permet, au chef interarmes d'avoir une visualisation en temps réel du déroulement d'une mission aérienne, de suivre les appuis aériens notamment lors des phases de contact avec l'ennemi et également de surveiller tout I3D particulier.

Outre ces apports en termes de coordination, le CMD3D apporte également une également une énorme plus-value par les capacités qu'il offre à la brigade. Il permet en effet via SICF d'échanger avec la brigade et notamment de présenter au CO les volumes de gestion de l'espace aérien et la situation tactique. Il autorise également d'échanger, en numérisé et phonie, avec les Mirage 2000 et RAFALE. Une représentation graphique des objectifs ainsi que celle de la situation terrestre amie apparaissent ainsi sur l'écran de situation tactique de l'avion et permettent de minimiser le risque de tirs fratricides avant la prise en compte de l'appareil par l'unité au sol.

Bien plus qu'un outil de commandement au bénéfice exclusif de l'artillerie sol-air, le système MARTHA offre une plus-value indéniable au chef interarmes en termes maîtrise de l'espace aéro-terrestre, de préservation de sa liberté d'action mais aussi d'inscription plus aisée de sa propre manœuvre au sein de celle inte-

rarmées.

Vers une ASA encore plus polyvalente ?

L'ASA contribue de façon évidente à la protection et à la sauvegarde des moyens et unités projetés face à toute menace aérienne. Cet apport de l'ASA peut être accru en disposant d'un système d'armes polyvalent, à même d'engager des objectifs dans la 3ème dimension mais aussi en élargissant le domaine d'action de l'ASA au C.RAM[14].

Les canons anti-aériens ont peu à peu été abandonnés par les armées occidentales en raison de leurs limites face aux aéronefs les plus modernes. Ils étaient en effet devenus obsolètes du fait de leur relative lenteur face à des aéronefs de plus en plus rapides mais aussi de leur portée moindre que celles des missiles face à des vecteurs capables de délivrer leur armement depuis une distance de plus en plus importante.

Cependant, si l'on considère l'évolution actuelle de la menace aérienne, avec notamment la prolifération de drones moins rapides, le recours au canon en complément du missile retrouve toute sa pertinence tant du point de vue tactique qu'économique, en permettant de détruire à moindre coût les menaces les plus lentes et les plus proches. De tels systèmes d'armes sont d'ailleurs en cours de mise en point chez les industriels de l'armement.

Le retour du canon anti aérien renforcerait d'autant plus la polyvalence des unités sol-air capables de mener une mission de défense sol-air et dans le même temps de contribuer à la défense terrestre par le biais d'un canon précis et capables de tirer, outre des munitions adaptées à son emploi anti aérien, des munitions plus classiques pour une utilisation en tir à terre.

Il est désormais clair que du fait de sa spécialisation dans le domaine très courte portée, l'ASA ne peut jouer qu'un très faible rôle dans la lutte anti missiles balistiques de théâtre. Elle ne pourra en effet qu'y contribuer par la mise à disposition de ses capacités de coordination au profit de l'armée de l'air qui sera elle-même en charge de cette mission avec notamment le SAMP/T.

Cependant, **l'ASA doit élargir son spectre de compétences pour** contrer la menace RAM[15] et ainsi **assurer la protection des échelons tactiques interarmes contre toute menace venant de la troisième dimension**. La doctrine OTAN place d'ailleurs cette mission au sein du périmètre de la DSA mais nécessite une approche plus globale[16] Cette menace s'est en effet révélée particulièrement prégnante en Afghanistan. Si différents systèmes, avec notamment le Phalanx équipant les forces américaines, sont d'ores et déjà en service pour s'opposer à cette menace, ils souffrent de certaines lacunes en termes de mobilité, réelle efficacité et interopérabilité avec le reste des I3D. Ils sont aussi au cœur de certaines controverses du fait des dommages collatéraux qu'ils peuvent provoquer et de l'automaticité nécessaire pour détruire les projectiles tirés à faible distance, ces derniers imposant un temps de réaction extrêmement court. **Recentrée sur le domaine très courte portée, l'ASA regroupe des capacités essentielles pour le chef interarmes :**

- en contribuant à la sauvegarde des unités déployées,

- en participant à la surveillance de l'espace aérien et renseignant sur la situation aérienne locale et générale,

- en coordonnant l'action des I3D dans la zone d'action,

- en permettant une intégration accrue à la manoeuvre interarmées,

- en fournissant des détachements à capacité PROTERRE dotés de moyens performants.

A l'avenir, ce rôle majeur pourrait être renforcé par :

- une polyvalence accrue de ses systèmes d'armes renforçant ses capacités terrestres et anti aériennes,

- une prise en compte de l'ensemble de la menace 3D en participant à la lutte anti RAM.

1 Dans un souci de clarté, l'acronyme ASA sera utilisé dans cet article pour désigner la fonction défense sol-air au sein de l'armée de terre. DSA désignera exclusivement la Défense Surface -Air afin d'éviter toute confusion avec ce dernier qui signifie tant la fonction Défense sol–air dans les publications doctrinales de l'armée de terre que la défense surface-air dans les publications interarmées.

2 Le missile MISTRAL est de type « tire et oublie » et guidé par un autodirecteur infrarouge passif. Ce missile est capable d'intercepter des objectifs situés à une distance allant jusqu'à 6 km et évoluant à un plafond inférieur à 3000m. Il est mis en oeuvre depuis un trépied placé sur une plateforme (PAMELA) montée sur véhicule porteur TRM 2000 ou VLRA, ou directement posé au sol.

3 Les unités SATCP, organiquement formées de sections à 6 pièces MISTRAL sur PAMELA ou VAB T20/13, sont également à même d'armer des sections d'autodéfense anti aériennes équipées de canon de 20 mm et coordonnées par un NC1.

4 MICAT : Missions Communes de l'Armée de Terre.

5 FANCI : Forces Armées Nationales de Côte d'Ivoire.

6 MARTHA : Maillage des Radars Tactiques pour la lutte contre les Hélicoptères et Aéronefs à voilure fixe.

7 ATLAS : « Automatisation des Tirs et des Liaisons de l'Artillerie Sol-sol » ; Système d'information, de commandement et de gestion des feux de l'artillerie sol-sol.

8 Egalement appelé MAMBA; le SAMP/T (Sol-air Moyenne Portée Terrestre) est l'unique système DSA à capacité moyenne portée des armées françaises. A même d'engager tout type de menace aérienne, il équipe l'armée de l'air.

9 Le Crotale nouvelle génération est le système d'arme sol-air de courte portée en dotation dans l'armée de l'air. Il dispose d'une portée missile de 11km.

10 La L16 (référence OTAN pour les opérations aériennes et antiaériennes) est une liaison de données tactiques interopérable, haut débit, sécurisée et résistante au brouillage pour assurer la coordination en temps réel des intervenants dans la 3D en utilisant l'échange d'informations techniques et tactiques (position, direction et vitesse des pistes amies ou ennemies, ordre de tir…) dans les domaines aéroterrestre, aéromaritime et aérospatial et ce jusqu'au plus bas niveau tactique (C2 et non-C2). Elle permet la prise de décisions immédiates en optimisant la chaîne de commandement par une gestion temps réel des informations.

11 MIDS : Multifunctional Information Distribution System. Ce terme OTAN désigne le système de communication utilisé capable de mettre en oeuvre la L16. Le MIDS Terre est le système développé par l'armée de terre pour adapter le MIDS à ses spécificités propres.

12 La Liaison 11, précurseur de la L16, est une liaison tactique de plus faible débit qui permet la transmission et partage de l'information en temps réel et notamment l'échange de pistes et la transmission d'ordres C2.

13 Une distance de 40 km, voire beaucoup plus en utilisant des stations relais, permet l'échange d'informations entre deux NC1, cette distance doit être inférieure à 20km si l'on utilise les liaisons PR4G.

14 C.RAM : Counter Rockets Artillery and Mortars

15 RAM: Rockets, artillery and mortars.

16 Le groupe de travail *« Defence Against Mortar Attacks »* a identifié 7 sous-domaines essentiels : prévention, détection, alerte, interception, protection, attaque et commandement et contrôle. Seules les fonc-

tions détection, alerte, interception ainsi que commandement et contrôle sont effectivement du ressort de la DSA.

GÉNÉRAL JACQUES MASSU
1908 – 2002

Jacques Massu, né le 5 mai 1908 à Châlons-sur-Marne (Marne) et mort le 26 octobre 2002 à Conflans-sur-Loing (Loiret), est un militaire français. Officier général, compagnon de la Libération et commandant en chef des forces françaises en Allemagne, il s'illustre notamment dans la colonne Leclerc et la 2e DB durant la Seconde Guerre mondiale.

Son rôle dans les conflits coloniaux d'Indochine et surtout d'Algérie est l'objet de controverses historiques autour de la question de la torture, dont il a reconnu l'emploi.

Jacques Massu est né à Chalons-sur-Marne dans une famille d'officiers militaires français. Il fait ses études au lycée Saint-Louis-de-Gonzague à Paris, au collège libre Saint-François de Sales à Gien (1919-1925) puis au Prytanée national militaire (1926-1928) de La Flèche. Entré à l'École spéciale militaire de Saint-Cyr, il en sort en 1930 (promotion Maréchal-Foch) et commence sa carrière militaire comme sous-lieutenant de l'infanterie coloniale dans les colonies françaises du Maroc, du Togo et du Tchad.

Il est capitaine en Afrique équatoriale, à la tête de la 3e compagnie du régiment de Tirailleurs Sénégalais du Tchad et de la subdivision militaire du Tibesti, quand le capitaine Massu répond à l'appel du 18 Juin 1940 du général de Gaulle et rejoint la France libre, aux côtés du gouverneur Félix Éboué en aout 1940.

Il participe à la bataille du Fezzan avec la colonne Leclerc. Méhariste au Tibesti, il a transformé son « vaisseau du désert » en « pétrolier » pour un rendez-vous de ravitaillement avec les camions de Bagnold du Long Range Desert

Group qui prenaient les Forces françaises libres (FFL) de Leclerc comme passagers.

En 1941, il est à la tête du Bataillon de Marche du Tchad et se place sous les ordres du général Leclerc. Comme commandant puis lieutenant-colonel de la 2e DB, il débarque en Normandie le 2 août 1944, participe aux batailles du théâtre de l'Ouest européen qui le mène au cœur de l'Allemagne nazie, jusqu'à Dachau, où il rencontre Edmond Michelet, détenu dans le camp de concentration. Il avait d'abord participé activement à la libération de Paris en août 1944.Il est connu pour être rentré le premier dans l'hôtel Majestic, QG de l'administration militaire allemande de la capitale. Entré avec le groupement Langlade par la porte de Saint-Cloud, il remonte l'avenue Mozart et parvient avenue Kleber, tout près de l'Étoile. Il fait prisonnier l'ensemble du personnel allemand présent au Majestic : 50 officiers et 300 hommes. Il participe ensuite avec la 2e DB à la meurtrière campagne d'Alsace et à la libération de Strasbourg et de Colmar avec le groupement Langlade.

En septembre 1945, le lieutenant-colonel Massu est placé à la tête du détachement qui débarque à Saïgon et participe au dégagement de la ville et du Sud de l'Indochine à partir d'octobre 1945. Le 19 décembre 1946, le Viêt-minh d'Ho Chi Minh s'empare d'Hanoï et fait massacrer la population française. À l'issue de laborieuses manœuvres diplomatiques. avec le gouvernement français, Ho Chi Minh se rapproche du pouvoir communiste Chinois. Le général Leclerc envoie alors au Tonkin le groupement du colonel Massu qui reprend la ville dont les égouts ont été minés; il inflige de lourdes pertes au Viêt-Minh qui retenait prisonnier la population française. Les troupes Viet-Minhs ne pouvaient alors lutter contre une troupe aguerrie par ses campagnes antérieures, les soldats français ayant pour la plupart déjà combattu au sein des FFL ou de l'Armée de la Libération durant la Seconde Guerre mondiale. L'empereur Bao Daï , à la recherche de nouvelles alliances, aurait demandé au général Leclerc que le groupement Massu fût renvoyé à Saïgon et que le colonel regagne la France. Suzanne Torrès, chef des infirmières "Rochambelles" a eu l'occasion de faire plus ample connaissance du colonel Massu en Indochine. Née Suzanne Rosambert, elle divorce de son premier mari, l'avocat Henri Torrès et épouse à Paris Jacques Massu en 1948, à la Mairie du XVIe arrondissement.

Jacques Massu poursuit en France sa carrière au sein des troupes parachutistes. Il prend d'abord la tête de la 1re demi-brigade coloniale de commandos parachutistes en Bretagne de 1947 à 1949. En 1951, il prend le commandement de la 4e brigade d'AOF à Niamey où est construit sous son autorité, le Fort Massu près de Timia au cœur de l'Aïr. En 1954, il est affecté en Tunisie comme adjoint au commandant de la 11e DI coloniale puis comme commandant de la zone opérationnelle nord, au Kef. En juin 1955, devenu général de brigade, il commande le Groupe parachutiste d'intervention devenu en 1956 la 10e Division Parachutiste (D.P.), connue au sein de l'armée française sous le nom de division Massu; il débarque le 6 novembre 1956 à Port-Saïd (Égypte), lors de l'opération de Suez suite à lanationalisation du canal par le colonel Nasser en représailles à l'abandon de financements occidentaux en Égypte. Après avoir pris la ville, il combat aux côtés des Britanniques qu'il rejoint pour prendre Ismaïlia. L'opération militaire tourne court à la suite du rappel des troupes par les gouvernements fran-

çais et britanniques sous la pression diplomatique conjointe des États-Unis et de l'URSS, via les instances de l'ONU.

Il est alors affecté en Algérie, à la tête de la 10e Division Parachutiste (D.P.). Le 7 janvier 1957, le Ministre-Résident, Robert Lacoste, confie les pouvoirs de police à l'armée afin de faire cesser les activités meurtrières à répétition du Front de libération national (FLN) dans la capitale algérienne. Les attentats du FLN se sont multipliés à fin de l'année 1956 : le 30 septembre au Milk Bar et à la Cafeteria, le 13 novembre, au Palais d'été, à la gare d'Hussein-Dey et au monoprix de la Maison Carrée, le 29 novembre à la Maison des Combattants, à la Pergola et au boulevard de Provence, le 24 décembre, l'explosion d'un car d'enfants, le 28 décembre, l'assassinat d'Amédée Froger, le président des maires d'Algérie. Le début de 1957 n'est pas moins meurtrier: le 3 janvier, explosion du trolley-bus d'Hydra, le 16 janvier, attentat de la place d'Isly, le 9 février, explosion au restaurant le Joinville, le 10 février, bombes aux stades Belcour et El-Biar... Ces actes terroristes visent indistinctement la population algéroise, si bien que le ministre de la Défense Nationale, Maurice Bourges-Maunoury, exige de l'armée française des résultats rapides à partir de février 1957. Les quatre régiments de la 10e division parachutiste quadrillent alors la ville, employant les moyens nécessaires pour éradiquer le réseau bombes de Yacef Saâdi, qui trahira ses collègues en révélant les caches de la casbah. Yassef Saadi, reconverti ultérieurement dans les lettres et le cinéma se justifiera dans son livre "Souvenirs de la bataille d'Alger", Julliard, 1962. Les hommes du colonel Bigeard sont orientés vers plusieurs caches dans la Casbah où ils découvrent 66 bombes, prêtes à être utilisées à l'initiative des collaborateurs de Ben Khedda et Ben M'hidi, chargés par le FLN des actions de subversion violentes destinées à terroriser les Algérois. La bataille d'Alger s'achève courant 1957; si elle permet à l'armée française d'éliminer le FLN d'Alger et d'y réduire considérablement la fréquence des attentats, elle contribuera à accroître un peu plus encore le fossé entre les populations musulmanes et les militaires français3 du fait des méthodes employées. Les renseignements nécessaires sont obtenus notamment par Roger Trinquier (théoricien de la guerre subversive dans son ouvrage La Guerre moderne4) et Paul Aussaresses. Ce dernier supervise la mise en place du système de renseignement qui n'exclut pas l'usage de la torture et les exécutions sommaires5. Le général Massu précise avoir fait sur lui-même l'expérience de la gégène6 pour en spécifier l'usage aux cas exceptionnels.

Le 13 mai 1958, des manifestations éclatent en Algérie faisant suite à l'exécution de trois soldats français par le FLN. Lors de l'invasion par la foule du siège du gouvernement général, Jacques Massu est le seul, grâce à sa popularité, à pouvoir se faire entendre. Faute de pouvoir enrayer le mouvement, il en prend la tête et fonde un Comité de Salut Public dont il est nommé président6 ; il demande au président René Coty la création d'un gouvernement de salut public. Cet épisode accélèrera le retour au pouvoir de Charles de Gaulle afin de mettre fin à la crise de mai 1958.

En juillet 1958, Jacques Massu reçoit ses étoiles de général de division et prend, en décembre, la tête du corps d'armée d'Alger en exerçant simultanément les fonctions de préfet régional pour l'Algérois.

En janvier 1960, le général

Massu aurait émis certaines réserves sur la politique algérienne du président de la République, Charles de Gaulle, dans un entretien accordé au journaliste du Süddeutsche Zeitung de Munich, Hans Ulrich Kempski. Bien qu'il démente les propos tenus et la façon dont ils sont reportés, il est rappelé à Paris et sera démis de son poste de commandant du corps d'armée d'Alger par le président de Gaulle. La nouvelle provoque sur place une réaction violente concrétisée par la semaine des barricades à Alger6.

Il n'approuve pas le putsch des généraux du 21 avril 1961, conduit par Maurice Challe, Edmond Jouhaud, Raoul Salan et André Zeller, mais Jacques Massu demandera leurs grâces au Président de la République. En septembre 1961, il devient gouverneur militaire de Metz et commandant de la 6e région militaire. Il y retrouve le R.P. Louis Fougerousse (1917-1980), aumonier militaire de la 2e DB.

En mars 1966, il est nommé commandant en chef des forces françaises d'occupation en Allemagne, en résidence à Baden-Baden. Le 29 mai 1968, Charles de Gaulle vient le consulter en pleine tourmente de Mai 1968. Son rôle politique à cette occasion est essentiel, puisqu'il recommande au Président de la République de revenir rapidement dans la capitale et d'éviter tout bain de sang, ce dont le général de Gaulle lui sera profondément reconnaissant. En juillet 1969, il quitte ses fonctions dans l'armée d'active et entre dans la 2e section des officiers généraux.

Vivant retiré, à partir de juillet 1969, à Neuilly sur Seine, puis dans sa demeure gâtinaise de Conflans-sur-Loing, Jacques Massu veille sur sa famille et se consacre à l'écriture de ses importantes mémoires pour l'histoire de France. Il meurt le 26 octobre 2002 à 94 ans et les honneurs militaires lui sont rendus à la chapelle de l'École Militaire de Paris.

1930 : sous-lieutenant à sa sortie de Saint-Cyr

1932 : lieutenant

1939 : capitaine

1942 : commandant

1944 : lieutenant-colonel

1946 : colonel

1955 : général de brigade

1958 : général de division

1963 : général de corps d'armée

1966 : général d'armée

Grand-croix de la Légion d'honneur
Compagnon de la Libération par décret du 14 juillet 1941

Croix de guerre 1939-1945 (huit citations)

Croix de guerre des Théâtres d'opérations extérieurs (trois citations)

Croix de la Valeur militaire (deux citations)

Croix du combattant

Médaille coloniale avec agrafes « Maroc », « Afrique française libre », « Fezzan », « Tunisie » et « Extrême-Orient »

Presidential Unit Citation (États-Unis)

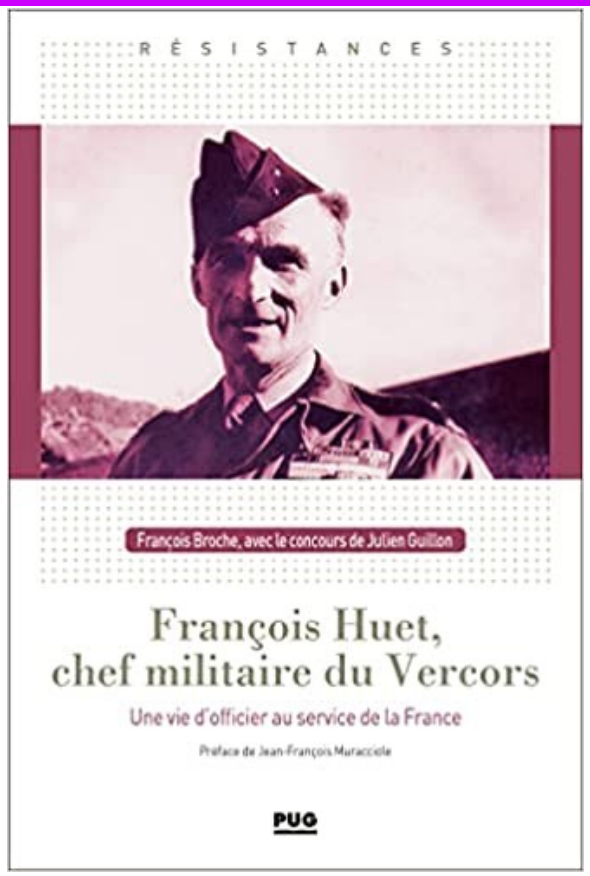
Ordre du Service distingué (Grande-Bretagne)

Grand officier de l'ordre du Nichan el Anouar

Commandeur avec plaque de l'ordre de l'Étoile noire du Bénin

Grand commandeur de l'ordre du Mérite de la République fédérale d'Allemagne

LE SIOUX VOUS CONSEILLE



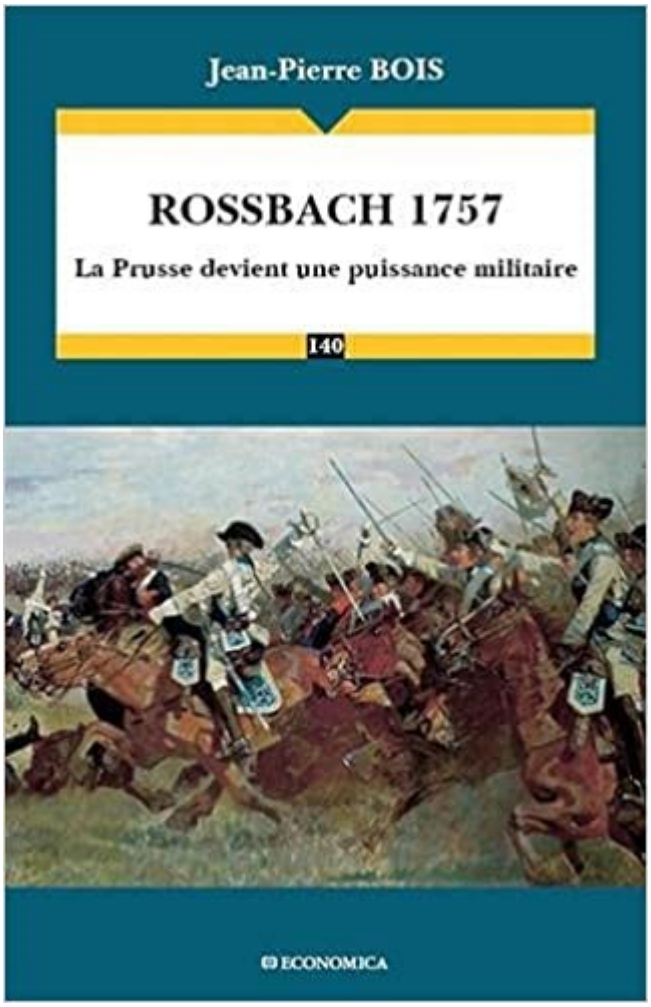
François Huet, chef militaire du Vercors: Une vie d'officier au service de la France Broché – Illustré, 8 juillet 2021

François Huet: militaire et résistant, homme de convictions. Son destin le conduisit à traverser la période guerrière de la France, de l'entre-deux-guerres jusqu'à la fin de la colonisation. Saint-cyrien, il participa à la pacification du Maroc où il sera influencé par Lyautey pour qui être respecté, c'est être exemplaire. En mai 1944, il sera chef militaire du Vercors où 4 000 hommes combattirent 15 000 Allemands. Homme de réflexion, il commandera l'École de guerre mais restera un homme de terrain (Suez, bataille d'Alger). Il n'oubliera jamais ses engagements moraux lorsqu'il fut confronté à la question de la torture. Contributeur des nouvelles doctrines autour du nucléaire, il fut aussi partisan d'une défense européenne.

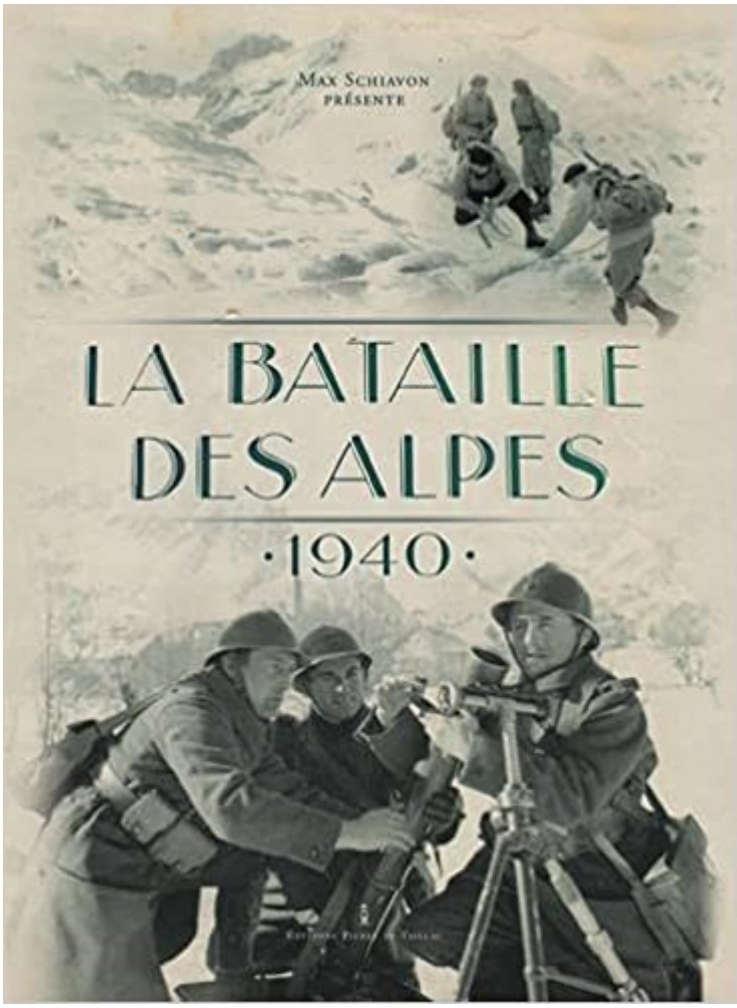
Rossbach 1757: La Prusse devient une puissance militaire Broché – Livre grand format, 8 juin 2021

de Jean-Pierre Bois

Rossbach, 5 novembre 1757 : ces mots évoquent la débandade de l'armée commandée par le prince de Soubise, qui ne doit sa place qu'à l'amitié du roi et de la trop puissante marquise de Pompadour… C'est un peu facile, Soubise mérite mieux. On a tendance à oublier que la vie du prince, élevé à la dignité de maréchal l'année suivante, ne se réduit pas à cette défaite que la fuite rend honteuse. Il faut la replacer dans son triple contexte : celui de la guerre de Sept Ans, guerre franco\-anglaise, achevée par la victoire de l'ennemi héréditaire ; en Allemagne, celui de la campagne d'une armée franco\-impériale au service des ambitions de Marie\-Thérèse ; et en France, celui d'un royaume miné dans toutes ses structures par le puissant mouvement des idées véhiculées par les Lumières. \nMais plus encore, si la défaite française de Rossbach doit tenir une place dans l'histoire, c'est surtout parce qu'elle est, pour le roi de Prusse Frédéric II, sa première victoire allemande plus que simplement prussienne : elle fonde en ce 5 novembre 1757 l'immense mouvement national qui conduit à l'Unité de l'Allemagne au XIXe siècle, inscrite dans une sorte de généalogie militaire : Rossbach en 1757, Iéna en 1806, Sedan en 1870. Le royaume de Prusse, par la guerre, est alors devenu Empire allemand. Rossbach, et plus largement la mémoire de la guerre de Sept Ans, restent dans la première moitié du XXe siècle



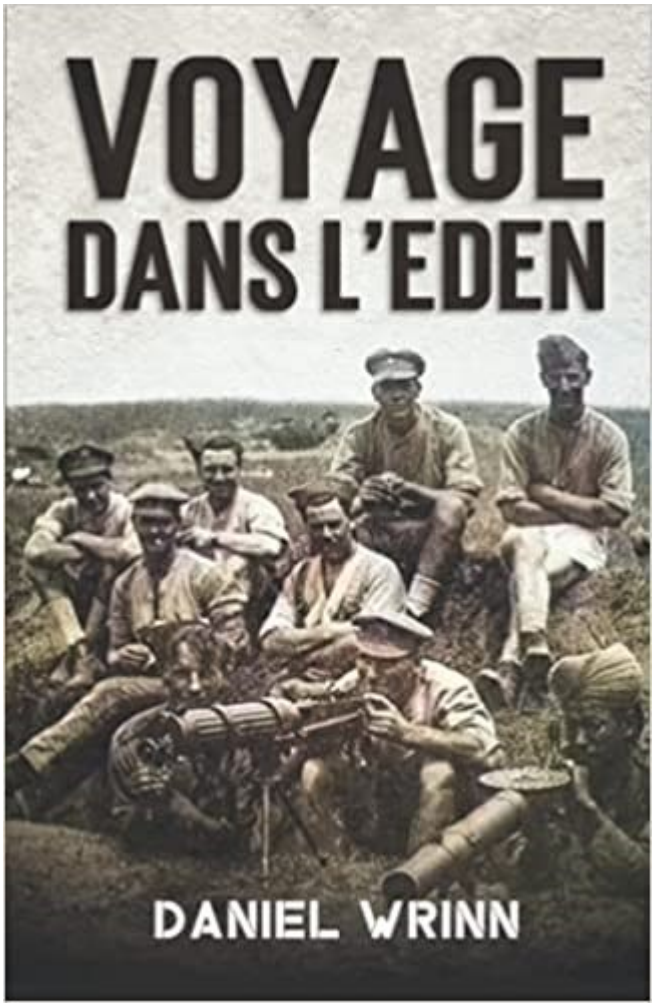
les repères de la puissance militaire d'un nouvel ennemi héréditaire, contre lequel deux autres guerres s'engagent encore avec une brutale défaite française, en août 1914 comme en juin 1940.

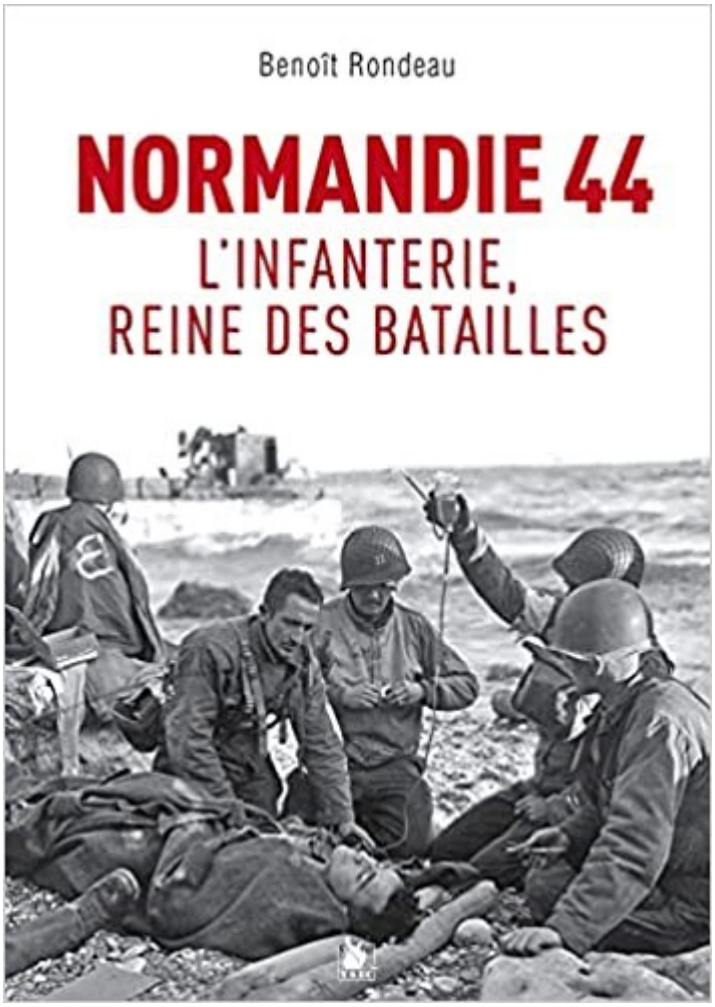


Bataille des Alpes Broché – Illustré, 25 juin 2021
de SCHIAVON Max

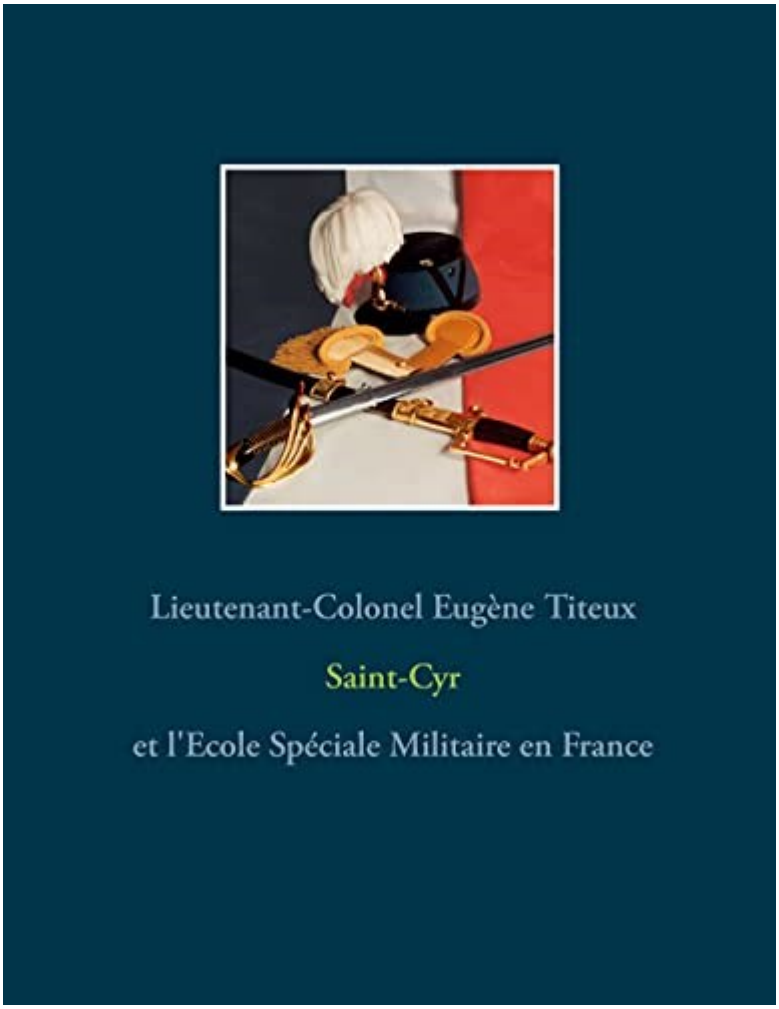
Voyage dans l'Eden: Aventures de la Première Guerre mondiale dans le corps des mitrailleurs de Mésopotamie Broché – 24 juin 2021 de Daniel WRINN

Peu de gens connaissent vraiment le rôle de l'Irak dans la Première Guerre mondiale. Scène d'une lutte désespérée contre les Ottomans, l'histoire d'hommes courageux qui ont vécu et servi dans ce paysage rude est souvent éclipsée par les batailles en Europe et en Afrique du Nord.
Mais maintenant, ce mémoire explore la vie et le devoir de Frank Wooten, un Américain, servant comme officier britannique dans le Corps mésopotamien des mitrailleuses à moteur. Raconté avec des détails saisissants et offrant un aperçu approfondi du théâtre du Moyen-Orient moins connu et souvent négligé, ce livre offre une perspective unique de la guerre pour mettre fin à toutes les guerres.
Racontant la vie quotidienne de Frank sur le front, ses fonctions tout au long de la guerre et les personnes incroyables qu'il a rencontrées en cours de route, Journey into Eden est un livre fascinant, parfait pour quiconque s'intéresse aux histoires moins connues de la Première Guerre mondiale, l'histoire de la guerre en Irak et la nature de la vie sur le front.





Normandie 1944: L'infanterie, reine des batailles Broché – Illustré, 13 juillet 2021
de Benoît Rondeau (Auteur), Eric Schwartz (Illustrations)
La bataille de Normandie évoque pour beaucoup des affrontements de chars dans le bocage ou dans la plaine de Caen, ou encore la percée blindée de Patton, mais la majorité des divisions était composée d'infanterie. C'est l'infanterie qui combat au 6 juin, aussi bien du côté allié que du côté allemand. C'est l'infanterie américaine qui progresse dans le bocage du Cotentin pour préparer une ligne de départ pour la 3rd Army de Patton. C'est aussi l'infanterie allemande qui essaie de faire face aux Alliés quand les Panzer de moins en moins nombreux, ne peuvent plus tenir le front.

Saint-Cyr (tome 2/2): et l'Ecole Spéciale Militaire en France de Eugène Titeux (Auteur) "Le Titeux" est le livre historique de référence pour découvrir l'Ecole de Saint-Cyr des origines au 19ème siècle.

"Je dédie ce livre à l'armée, à mes chers camarades de Saint-Cyr, à tous les hommes de bonne volonté et de fermes croyances qui travaillent et qui luttent pour que la France reprenne, avec son prestige militaire, le cours interrompu de ses glorieuses destinées. Un ardent amour de mon pays, le culte exclusif de sa grandeur, m'ont poussé à rechercher la vérité, à la dire sans passion, avec l'unique préoccupation d'être utile."